

*à Marie Paule
Marie
Stéphanie
Emmanuelle*

« Du Chaos naît une étoile »
Charlie Chaplin

LIVRE I

LES DERNIERS SURVIVANTS

*« Quand le destin se mêle du sort des hommes,
il ne connaît ni pitié, ni justice. »*
Charlie Chaplin

PREMIERE PARTIE

I

Nicolas réalisa qu'il fixait le plafond depuis un long moment. Peu à peu, il reprenait conscience. L'étau qui enserrait sa tête lui faisait moins mal. Il lui sembla qu'il n'avait pas fait un geste depuis plusieurs heures. Il se demanda s'il n'était pas paralysé. Était-ce la peur ou l'état de choc ?

Il se souvint que la veille, après avoir fermé la porte de la cellule derrière lui, il s'était effondré sur la couchette, tout habillé. Il était resté dans le noir, prostré, et avait beaucoup transpiré. Il s'était tourné et retourné maintes fois, avant de sombrer dans un état second, où les cris désespérés, les regards de haine et de stupeur, les coups de feu secs et stridents s'entrechoquaient. Et puis ce mal de tête à hurler était survenu, qui l'avait terrassé.

Comment remettre de l'ordre dans ses émotions, comment reprendre la chronologie des événements, quand tout avait basculé en quelques minutes dans l'horreur et la souffrance ? Plus rien, bien sûr, ne serait comme avant, mais y avait-il seulement un avenir ?

La porte s'ouvrit doucement. Une femme âgée, de taille moyenne, au beau visage à peine ridé, entra un verre à la main.

-Te sens tu mieux Nick ? interrogea-t-elle en lui tamponnant le front avec un linge humide. Tu m'as fait très peur. La fièvre t'a fait beaucoup délirer. Je n'ai jamais pu te faire prendre un calmant, tellement tu étais agité. Tu as l'air plus calme maintenant. Prends ce cachet et bois un peu.

La présence de sa grand-mère apaisa Nicolas. Le cachet commença à atténuer la douleur. Il réussit à s'asseoir.

-Comment pourrons-nous jamais accepter ce qui s'est passé Granny ? Quel Dieu peut laisser exploser un tel déchaînement de violence et se satisfaire d'autant de morts ? Que s'est-il passé ? Que faisons ici ? Où sont les parents ? Dis-moi que c'est un cauchemar ! Je ne comprends plus rien...

-Je n'ai aucune réponse. Je suis aussi bouleversée que toi. Mais je crois qu'avant toute autre chose notre devoir est de préparer les conditions de notre survie. Nous interroger aujourd'hui sur le sens de cette tragédie ne servirait à rien. Lorsque nous sommes entrés ici, il y a une vingtaine d'heures, je n'ai pas pu rester allongée, comme nous avions décidé de le faire. J'étais trop perturbée. Je suis allée dans la cuisine pour me préparer une infusion, mais je suis restée prostrée, appuyée contre l'évier, un temps que je ne saurai préciser, incapable de faire le moindre geste. Et tout à coup, de façon incontrôlable, je me suis mise à pleurer et à hurler sans qu'aucun son ne sorte de ma gorge. J'ai vu et revu dix fois le déroulement des événements sans parvenir à comprendre moi non plus. Puis j'ai commencé à réfléchir sur ce que nous devons faire. Je suis arrivée à la conclusion que nous n'avons aucun autre choix : nous devons nous focaliser sur notre organisation, tous les quatre avec ta sœur Lisa et Justin...

-Ne me parle pas de lui. Je refuse de le voir. Ce n'est pas possible. Ce serait trop me demander.

La grand-mère prit un ton plus ferme :

-Il faut que tu domines immédiatement cette réaction. Justin

n'est responsable de rien. Il est avec nous ici, comme nous, malgré lui. Il a été témoin des mêmes scènes d'atrocité, auxquelles il mettra, lui aussi, des années et des années à moins repenser, si jamais c'est possible. Aujourd'hui nous devons nous unir sans aucune réserve si nous voulons avoir la moindre chance de nous en sortir. Nous ne savons pas quel est notre sort, combien de temps va durer notre isolement, ni ce qui s'est exactement passé là haut. Nous ne sommes plus que quatre. Une seule question importe : comment continuer à vivre, ensemble ? Je te le répète nous n'avons aucun choix. Toute autre attitude nous serait fatale. C'est à cela que j'ai réfléchi ces dernières heures pendant que vous dormiez.

Nicolas resta silencieux un moment. Sa grand-mère devinait que ses pensées se heurtaient dans un profond désordre. Il fallait qu'il surmonte ce combat intérieur, avant qu'il ne parvienne à une analyse plus objective de la situation. Elle sortit en ajoutant :

-Je te ramène du bouillon et un somnifère. Nous devons tous dormir. Demain nous nous réunirons autour de la table et nous nous répartirons les tâches. Nous allons organiser notre vie très concrètement pour toutes ces journées que nous allons devoir passer ici.

II

Le deuxième jour, Nicolas se réveilla après un sommeil lourd, qui ne l'avait pas réellement reposé. Il repensa à chacune des paroles de sa grand-mère.

Il éprouvait une affection sans limites pour cette femme de soixante douze ans, qui l'avait élevé tout autant que sa mère. Le grand père de Nicolas ayant été tué dans un accident de voiture, elle s'était retrouvée veuve à quarante ans. Elle s'était installée dans une maison annexe de la grande propriété, que son fils unique, le père de Nicolas et Lisa, avait achetée quelques années après son mariage. Celui-ci, peu après la fin de ses études, s'était retrouvé aux commandes de la florissante entreprise de construction familiale. Il avait demandé à sa jeune épouse, rencontrée sur les bancs d'une prestigieuse école de gestion et de commerce, de venir le seconder. Tous deux s'étaient partagés les rôles, lui, à la direction générale et au développement, elle, à la gestion administrative et financière.

La grand-mère avait abandonné au profit de son fils toute implication dans la vie de l'entreprise. Elle avait pris en charge la garde de ses petits enfants : Nicolas, âgé aujourd'hui de vingt deux ans, et Lisa, plus jeune de cinq ans.

Malgré les différences de leur caractère respectif, le frère et la sœur étaient très liés. Nicolas était plus introverti, plus raisonnable. Grand, brun, les yeux marrons, il aimait la nature et pratiquait plusieurs sports individuels avec intensité. Il y a trois ans, il était entré dans la même école de gestion et de commerce que ses parents et l'obtention de son diplôme ne

faisait aucun doute. Cependant, ces derniers temps, il était devenu moins certain de son avenir. Il avait pris conscience des privilèges dont il avait profité jusqu'ici, mais aussi du manque d'horizon que lui offrait son cocon familial et social. Il aurait aimé voyager, découvrir d'autres cultures, d'autres réalités, d'autres vérités. La perspective d'un stage d'un ou deux ans, qui s'offrait à lui à Shanghai, le motivait fortement. Bien que son père le lui eût demandé à plusieurs reprises, il ne se voyait pas intégrer la société dès la fin de ses études, comme lui l'avait fait. Il savait qu'il avait besoin d'une expérience autonome, qui lui permette de s'affranchir d'un contexte trop protégé.

Lisa était une rebelle en herbe aux yeux de ses parents. De taille moyenne, les cheveux couleur châtain, les yeux noirs, elle était vive, pétillante, aussi audacieuse dans ses choix que dans ses affirmations. Elle aspirait à une vie dédiée à l'art. Parfois exaltée, parfois repliée sur elle-même, elle suscitait autant l'attachement que l'agacement. Mais c'était ce qui faisait son charme, comme disait sa mère, qui secrètement, l'admirait beaucoup, peut être parce que Lisa exprimait ce qu'elle-même avait refoulé dans sa jeunesse.

Nicolas entra dans la pièce principale. Sa sœur, sa grand-mère et Justin, déjà habillés, étaient assis sur des bancs de part et d'autre d'une grande table rectangulaire. Ils prenaient leur petit déjeuner en silence.

Après avoir embrassé sa grand-mère et sa sœur sur le front et lancé un « salut » sec à Justin, Nicolas s'excusa de son retard. Il leur demanda de patienter encore, le temps qu'il prenne une douche dans la pièce attenante, réservée à la toilette et aux sanitaires. Il les rejoignit vingt minutes plus tard, prit

un bol, mélangea le café et le lait en poudre dans de l'eau, qu'une thermos avait maintenue chaude. Il prit une brioche confectionnée avec la machine à pain. Il réalisa qu'il avait faim et que ce qu'il mangeait, ou plutôt avalait, était bon. Il en fit la remarque en rompant le silence par la même occasion. Il ajouta :

-Comment vous sentez vous, je veux dire physiquement ?

-Moi je vais bien et Justin aussi, assura Lisa. C'est Granny qui nous inquiète. Durant notre fuite, elle s'est tordu le pied et arraché la peau de la jambe. Elle est à vif et je ne sais pas si ce que nous avons dans la pharmacie de secours sera suffisant.

Nicolas voulut en savoir plus sur l'état de sa grand-mère. Celle-ci chercha à le rassurer en lui montrant le bandage qu'elle s'était fait.

-Ne vous inquiétez pas mes enfants, je suis sûre que dans quelques jours cela aura cicatrisé, dit-elle sur un ton qui ne souffrait aucune réplique. Parlons de choses plus importantes et plus urgentes.

Ce que la grand-mère avait demandé à son petit fils, la veille, s'imposait en effet. Les contingences de la vie quotidienne étaient là, malgré la situation extraordinaire dans laquelle ils étaient plongés, et il fallait y faire face. Aussi choquants et anormaux, aussi brutaux et inhumains qu'aient été les événements qu'ils venaient de vivre, s'interroger dans l'immédiat sur leurs causes et leurs raisons, serait revenu à vouloir expliquer l'inexplicable, à chercher à rationaliser l'irrationnel. Ils n'en avaient pas le temps.

Nicolas ne pouvait hésiter. Il devait assumer la responsabilité du petit groupe. Sa grand-mère, il venait de le découvrir, était affaiblie. Sa sœur était plus jeune et d'un caractère moins rigoureux. Justin n'avait également que dix sept ans.

Nicolas prit à nouveau la parole :

-Je propose de faire un premier état des réserves. Ensuite, il faudra nous répartir les tâches et établir un planning des journées.

Justin était le seul à ne pas connaître les locaux, qui avaient été imaginés, conçus et construits par le père de Nicolas et Lisa. La grande pièce centrale était percée de cinq portes.

Les deux portes sur le côté gauche communiquaient avec deux cellules :

La première faisait office de cellier et était entourée d'armoires métalliques. Y étaient empilées d'importantes réserves de produits d'entretien et de toilette, d'outils et instruments de survie tels qu'en sont équipées les armées modernes, de nourriture sous toutes les formes : conserves, pots et paquets de toutes tailles contenant des aliments à longue conservation, tels que des barres et surtout des rations déshydratées. De quoi tenir au moins trois ans pour cinq personnes, comme l'avait prévu le concepteur des lieux.

La seconde cellule de gauche était occupée par Nicolas. Elle comprenait deux couchettes, plusieurs étagères ainsi que des casiers suspendus. Des vêtements de rechange, adaptés aux différentes saisons, et plus particulièrement des combinaisons protectrices et des sous vêtements chauds, des bottes et

chaussures de marche, des couvertures et du matériel de bivouac y étaient entreposés.

Sur la partie droite de la pièce centrale, se situaient d'une part une salle de douche, avec des toilettes chimiques et une importante armoire réservée aux médicaments et aux premiers soins, et d'autre part une chambre équipée de trois couchettes.

La cinquième porte au milieu du mur central donnait accès à un sas, équipé d'une douche. Pour sortir vers l'extérieur il fallait traverser ce sas et déverrouiller une lourde porte blindée.

La pièce principale était divisée en trois zones :

Au fond, à l'opposé de la porte d'entrée, la première zone était dédiée à la cuisine. Celle-ci était séparée du reste de la pièce par un comptoir sur les trois quarts de la largeur. Tous les accessoires et éléments nécessaires, évier, plaques chauffantes, four à micro-ondes, cafetière, mixeur, réfrigérateur, machine à laver le linge... étaient encastrés ou rangés dans des meubles adossés au mur et au comptoir.

La zone centrale était occupée par une grande table rectangulaire et deux longs bancs.

La dernière zone se situait près de l'entrée. De chaque côté du passage qui conduisait à celle-ci, deux petits salons avaient été aménagés, l'un consacré à la lecture, l'autre à la musique et au cinéma. Deux banquettes se faisaient face avec une table basse devant chacune. Le soir, l'une des banquettes était transformée en lit pour Justin. Des livres, des jeux de société,

des CD et des DVD s'entassaient sur des étagères placées sur les côtés. Un grand écran mural, un retro projecteur et deux lecteurs multimédia complétaient l'ensemble.

Les quatre occupants avaient vérifié en détail les provisions et les produits sélectionnés par le concepteur des lieux. Puis ils avaient fait le choix de ceux qu'ils consommeraient le premier mois. Au cours des six mois précédents, Nicolas et Lisa avaient aidé activement leur père à remplir les étagères et les armoires, c'est pourquoi ils n'avaient eu besoin que de quelques heures pour finaliser leur inventaire.

Dès le début, ils avaient compris la finalité de ce à quoi leur père les faisait participer. Cependant, dans leur esprit, il s'agissait surtout de lui faire plaisir dans la concrétisation de ce qu'ils considéraient être un fantasme ou une obsession. C'était comme une sorte de jeu auquel ils contribuaient, avec une conviction toute relative.

Avec le temps, ils s'étaient habitués, et pour rien au monde, ils n'auraient cherché à contrarier ou à trahir leur père. Un jour, Lisa avait essayé d'obtenir une explication plus précise sur le réel intérêt de l'entreprise. Son père avait eu une réaction si vive que chacun s'était convaincu de ne jamais revenir sur le sujet :

-J'attends que vous m'aidiez sans réserve et dans une totale discrétion, s'était-il exclamé. Personne ne doit connaître cet endroit en dehors de nous. De toutes façons, si vous en parlez, vous n'obtiendrez que des moqueries. Je suppose que vous ne voulez pas voir votre père être assimilé à un fou ? Alors, j'exige de vous le secret le plus absolu.

Le serment des enfants avait été ensuite régulièrement renouvelé. Avec l'évolution des événements, la réalité et la nécessité de l'entreprise avaient fini par s'imposer à Nicolas et Lisa. Leur père avait su anticiper ce que bien peu de personnes avaient cru possible.

L'inventaire confirmé, Nicolas proposa de s'atteler au planning des journées. Une discussion animée s'engagea :

-Si nous réfléchissons bien, dit Lisa, les seuls moments sur lesquels nous sommes tous d'accord, ce sont les repas. Pour le reste, nous ne voyons pas du tout les choses de la même façon. Toi Nick, ainsi que Granny, vous ne voulez pas veiller tard, alors que Justin et moi, vous le savez bien, nous ne savons pas nous coucher. Je pense, à partir de là, qu'il n'est pas indispensable que nous fassions tous la même chose au même moment. Nous pouvons nous isoler dans les cellules ou ici grâce aux casques, pour visionner un film ou écouter de la musique.

- Pour pouvoir tenir longtemps, intervint la grand-mère, je pense qu'il est souhaitable que nous ayons des moments de divertissement en commun, à heure régulière, et que nous bénéficions aussi de plages de liberté pour nos préférences personnelles. Nous pouvons décider par exemple de regarder un film ensemble chaque soir après le repas. Ensuite chacun pourra choisir : lire, écouter de la musique ou dormir. Je crois aussi, ajouta-t-elle malicieusement, que ce serait bien que l'après midi, vers dix sept heures, nous fassions un jeu de société. Pas seulement parce que comme vous le savez, j'adore ça, mais aussi parce qu'il nous faut multiplier toutes les occasions de nous faire oublier, l'espace de quelques instants, ce que nous subissons. Un moment de convivialité

autour d'une tasse de thé chaude, me paraît un moyen assez efficace d'y parvenir. Et puis je vous promets de ne pas tricher...enfin j'essayerai.

-Nous te faisons confiance Granny, répondit Nicolas, avec non moins de malice. En ce qui concerne le sport, je reconnais que ce ne sera pas facile dans ces locaux. En plus je m'en veux de ne pas avoir apporté un vélo d'appartement, comme papa me l'avait demandé. Il y a deux tapis de sol et des extenseurs, mais c'est tout de même limité.

Justin, qui était resté muet jusque là, voulut intervenir. Nicolas l'arrêta net.

-Ici, tu n'es pas le bienvenu. Tu es là, à cause des circonstances, mais tu n'as rien à dire. C'est bien compris ? Ajouta-t-il menaçant.

Les parents de Justin étaient les voisins les plus proches des parents de Nicolas et Lisa. Très brun, Justin avait la même taille et les mêmes yeux noirs, vifs et charmeurs, que Lisa. Il avait grandi en même temps que la jeune fille, dont il avait très souvent partagé les jeux. Avec ses cinq ans de différence, Nicolas se sentait d'une autre génération. Ce que l'affection et l'instinct de protection lui faisaient partager avec sa sœur, ne pouvait s'appliquer à son jeune voisin. Pour lui, ce n'était un gamin qui voulait « la ramener » un peu trop souvent.

Pour Lisa c'était différent : Justin était le complice de toujours. Lorsqu'ils étaient enfants, ils aimaient jouer, courir, inventer des situations nouvelles, rêver à des vies d'aventure, se déguiser, interpréter des personnages fantasques, hors normes. Lisa et Justin se comprenaient instinctivement

et entraient souvent en compétition dans une surenchère imaginative qui n'excluait pas les risques inconsidérés. Les « bobos » physiques et d'amour propre accumulés au fil des années d'enfance n'avaient pas terni leur amitié. Au contraire, ils avaient soudé un peu plus leur pacte secret de rester fidèle l'un à l'autre, sans tricherie, sans concession, quelque soit la suite de leur parcours respectif.

Lisa s'interposa face à son frère :

-Laisse Justin tranquille, Nick. Il est avec nous, sur le même plan que chacun de nous. Il a besoin de nous comme nous avons besoin de lui. Réfléchis un peu.

Justin estima qu'il était temps pour lui d'imposer sa présence à Nicolas.

-Ta sœur a raison Nick, dit-il avec fermeté. Ce que nous avons vécu et ce que nous allons vivre, nous dépasse tous. Nous avons tous mal à un point qui va au-delà de toute raison. Nous souhaiterions comme toi pouvoir tout effacer. Mais ce n'est pas possible, tu le sais pertinemment. Je peux avoir ma part dans le combat que nous avons à livrer pour survivre. Ce que je voulais dire tout à l'heure, c'est que je m'y connais en sport comme tu le sais. C'est là que je brille le plus, et de loin, insista-t-il en essayant de rire pour relâcher sa tension. Je peux organiser tous les matins une séance de sport collectif en musique, par exemple une heure à partir de dix heures.

-Même pour moi, entrecoupa la grand-mère.

-Même pour vous, bien sûr. Il faut que nous ayons cette discipline chaque jour, si nous voulons garder la forme tant

physiquement que moralement. Alors Nick, es-tu d'accord ?

Nicolas ne pouvait s'opposer à l'évidence du propos. Au fil de la journée, le programme de survie, comme ils décidèrent de l'appeler, fut élaboré. La répartition des tâches de cuisine, vaisselle, rangement, entretien, lessive, ménage, avait été également décidée sans nouvel accroc. Ils étaient parvenus à l'heure du dîner, lorsque la grand-mère fit ce constat :

-Je suis contente les enfants. Notre esprit a été occupé et nous avons moins pensé à notre douleur. Je vous propose, car nous sommes tous fatigués, d'aller nous coucher après le repas. Je vous ferai une tisane. Elle devrait vous aider à dormir. Je ne veux pas recourir à nouveau aux somnifères. Mon Dieu, ajouta-t-elle, devons-nous remercier ou regretter d'être encore en vie ?

Au moment d'ouvrir la porte de sa cellule pour rejoindre son lit, Lisa se retourna vers son frère :

-Nick, as-tu entendu la première nuit, ce grondement sourd, terrifiant, qui a semblé durer une éternité ?

-Non, j'avoue que non. J'ai l'impression d'avoir sombré dans un état semi comateux cette nuit-là.

-Oh, Nick, qu'allons-nous devenir ? s'exclama la jeune fille en se précipitant dans les bras de son frère. J'ai si peur...

III

Au bout de la première semaine, la vie se déroulait déjà de manière répétitive. Chacun avait accepté sa place et assumait sa part de tâches. Eviter de trop penser paraissait la thérapie la mieux appropriée. Lorsque le ton montait à la suite d'une remarque un peu vive, les trois autres s'empressaient aussitôt de ramener au calme le plus énervé.

C'était généralement lors du temps consacré aux jeux de société, en fin d'après midi, que les tensions sourdes ressurgissaient. Ce jour là, la partie de scrabble et la tasse de thé ne parvenaient pas à détendre Lisa. Toute la journée elle était restée maussade, renfrognée.

-Ce thé est trop chaud, je me suis brûlée la langue. Je n'en veux plus, s'exclama-t-elle en repoussant la tasse. On ne pourrait pas boire autre chose que du thé. Tous les jours la même chose, c'est lassant.

La grand-mère l'interrompit avec autorité.

-Ma chérie tu n'es obligée à rien. Tu peux prendre du chocolat ou autre chose. Tu as encore cette chance. Tu es assez grande pour te servir. Je prépare un thé parce que je crois que cela vous fait plaisir...

-C'est gentil Granny, répliqua Lisa en cherchant à adoucir le ton de sa voix. Excuse-moi, mais j'ai peur que dans quinze ou trente jours, nous soyons tous devenus neurasthéniques, en raison de cette routine qui s'est déjà installée dans notre vie. Et puis ces murs gris et tristes, cet espace si limité, où l'on

doit mesurer ses gestes en permanence, cet air filtré que nous respirons et qui me donne l'impression que je vais finir par suffoquer... Cela va être bientôt au-dessus de mes forces... J'ai besoin de nouveau, d'imprévu, d'horizon, jamais je ne tiendrai, je vais étouffer !

-Pas « cap », lança Justin pour désamorcer la bombe que Lisa était en train de mettre à feu. Comme chacun, il ressentait cette angoisse de ne plus pouvoir supporter, au bout de quelques semaines, cet isolement total dans un local aussi exigu. Il avait compris le mal être de son amie.

-Oui Lisa, je ne te crois pas « cap » de tenir le coup, tu n'as pas les nerfs aussi solides que les miens. Tu te prétends un roc mais tu n'es qu'une faible petite femme.

-La faible petite femme va te prouver ce dont elle est capable, répliqua Lisa en riant, et tu seras comique lorsque tu viendras, penaud, réclamer mon soutien.

Justin avait gagné la partie. Le recours au « cap, pas cap » agissait comme un déclic entre eux. Plusieurs années auparavant, ils avaient vu le film avec Marion Cotillard et Guillaume Canet : « Jeux d'enfants ». Ils s'étaient tellement identifiés aux deux héros, qu'ils avaient multiplié ensuite les occasions de se lancer des défis et des provocations.

Le soir, les pensées tragiques, tenues en bride de façon quelque peu artificielle le reste de la journée, devenaient plus difficiles à canaliser dans la solitude de la couchette. Mais il fallait résister, chacun le savait, et tout faire pour qu'aucun des quatre ne sombre dans la dépression et n'entraîne le reste du petit groupe.